La danse moderne en Suisse romande

LES ESPOIRS DE RAOUL LANVIN

La rencontre d'un jeune danseur chorégraphe, établi depuis peu à Lausanne, vient de nous donner l'espoir de voir se créer un jour en Suisse romande une troupe de ballet moderne grâce à la présence chez nous d'un artiste parfaitement au courant des ressources d'un langage dès longtemps cultivé aux Etats-Unis et prêt à communiquer ainsi à notre pays un aspect essentiel des grands courants chorégraphiques modernes.

Raoul Lanvin, Vaudois d'origine, né à Genève, a ouvert un cours à Lausanne depuis quelques mois. Nous avons rencontré à plusieurs reprises un contact très ouvert s'est établi d'emblée. Généreux, enthousiaste, il parle de son art avec passion et l'on sent chez lui un désir profond de faire bénéficier ses compatriotes de tout ce qu'il a appris et découvert au contact des plus grands danseurs et chorégraphes modernes.

CURIEUX de savoir comment est né chez ce danseur de formation classique, le besoin de connaître un nouveau langage chorégraphique, nous lui avons demandé de retracer le déroulement de sa carrière.

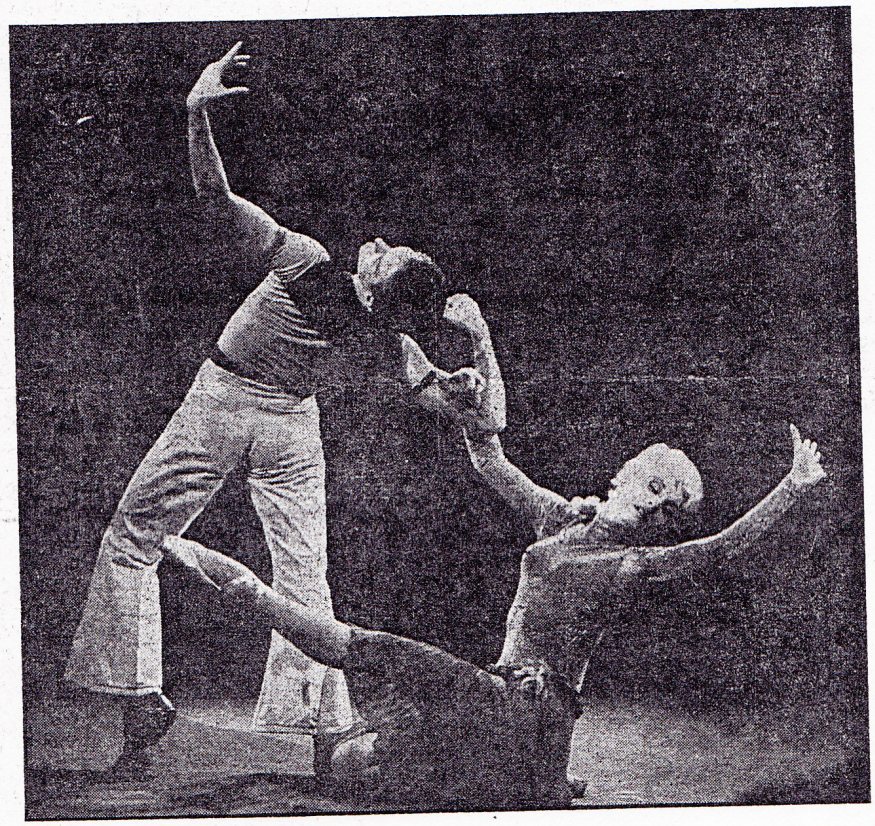
— C'est avec Boris Kniaseff, à Genève, que j'ai appris la base de la technique classique. Puis, tout de suite, j'ai eu mes premiers engagements, au théâtre de Lucerne d'abord, puis à Bâle, de 1958 à 1960, le seul théâtre suisse où, grâce à Orlikowski, la vie chorégraphique était intéressante. Je jouais surtout les rôles de caractère. Cependant, c'est par des films tels que « Un Américain à Paris » ou « Le Corsaire », de Gene Kelly, que j'ai pour la première fois été attiré par une façon de s'exprimer somme toute assez commerciale au premier abord, mais qui maintenant, grâce à Béjart entre autres, a conquis ses lettres de noblesse dans le monde de l'art moderne. Mais la véritable révélation s'est faite à l'occasion du passage à Bâle de deux troupes américaines, celle du « Broadway Express » et celle de Catherine Dunham. J'ai immédiatement vu les directeurs, suivi l'entraînement avec les danseurs, ayant compris que cette technique apportait des possibilités que la danse classique ne pouvait pas nous donner, un moyen d'exprimer le rythme et les instincts naturels de la vie.

Je décidai alors d'aller à Paris, l'Amérique représentant encore pour moi un rêve inaccessible. Gagnant ma vie dans les cabarets, je prenais des cours chez les rares professeurs de jazz, établis en France à l'époque (car si la Suisse, dans ce domaine, a 25 ans de retard sur les Etats-Unis, Paris en a 15) et je profitais du passage des grands chorégraphes américains, Ron Flecher, Ronald Field, Charley Henchys. Avec eux, j'ai vraiment senti ce qu'était la danse moderne américaine.

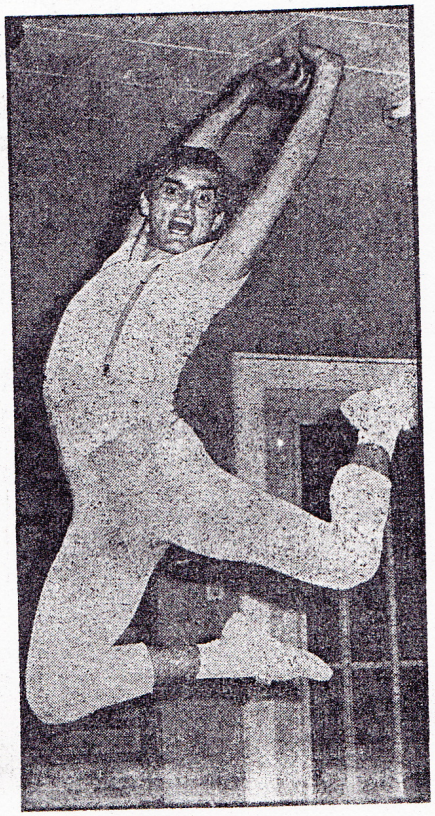
Le moment était alors venu pour moi d'aller aux sources ; j'ai décroché un contrat pour Las Vegas avec Charley Henchys et j'y suis resté un an et demi. Mais il fallait encore perfectionner et approfondir cette technique. C'est ce que je fis avec George Reich, chez qui je suis resté un an. Puis, tout à coup, approchant à grands pas de la trentaine, j'ai eu l'impression que je devais faire quelque chose moi-même.

Deux solutions se présentaient : retourner aux Etats-Unis et essayer d'être engagé chez Robbins ou dans une grande troupe, ce qui est la véritable consécration pour un danseur moderne. Mais c'est très difficile, car aux Etats-Unis, il y a une concurrence énorme, plusieurs milliers de candidats pour une place dans une compagnie célèbre ; d'autre part, les étrangers sont exclus d'emblée, il y a un syndicat très fort. J'ai donc abandonné cette solution.

L'autre était de rester en Europe. J'ai choisi la Suisse puisque c'est mon pays natal. Il m'a fallu une certaine dose de confiance et de courage car je quittais une troupe dans laquelle j'étais heureux, pour un pays où il n'y a rien et où tout est à faire. J'ai donc ouvert un cours à Lausanne, puis à Genève et maintenant encore à Berne, ne pouvant rien faire avant d'avoir formé des éléments. Je voudrais travailler avec des danseurs professionnels, leur donner la base de la technique moderne telle qu'elle est implantée aux Etats-Unis, pour pouvoir ensuite créer avec eux des chorégraphies. Je me donne deux ans pour essayer de monter une troupe, de trouver des occasions de faire des ballets dans des théâtres et à la télévision, ou alors... de repartir.



Raoul Lanvin et Gisela Deege dans « Cinq étages ».



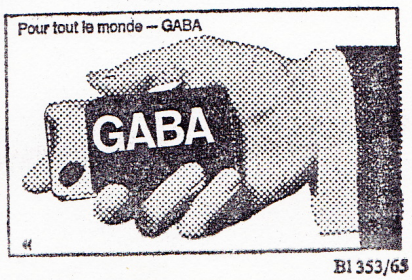
Raoul Lanvin.

— Que pensez-vous des rapports entre la danse classique et la danse moderne ?

— Pour moi, l'une n'exclut pas l'autre, Ce sont deux styles très différents qui doivent s'enrichir l'un l'autre, se compléter. Avec le vocabulaire classique, l'on exprime le rêve, la pureté, la beauté spirituelle, les effusions de l'âme. C'est une technique basée sur la légèreté, l'envol vers les nuages et d'autre part sur la rigidité des positions. Quant à la danse moderne, issue directement du culte africain et des danses orientales, étudiées et mises au point par des génies tels que Martha Graham, Catherine Dunham et leurs successeurs, elle exprime la vie, les mouvements de la nature, l'amour ; sa technique, à l'inverse de la technique classique s'appuie sur le sol, la terre ; faite de contractions et de décontractions, elle correspond au rythme de la nature, de la naissance, de la vie même. Plus de rigidité, mais au contraire une libération du corps qui travaille dans toutes les directions. Cette libération par le mouvement et le rythme est d'ailleurs un besoin réel et profond de notre époque, qui se manifeste par exemple dans le phénomène « yé-yé ».

C'est pourquoi, je suis persuadé que ce moyen d'expression corporel doit trouver une audience dans la jeunesse d'aujourd'hui, renouant ainsi les liens perdus de la danse avec la société.

Propos recueillis par M. Vouga.



BI 353/65